

Sergio Kokis, Dany Laferrière, Marie-Christine Arbour

Jean-François Crépeau

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2012). Compte rendu de [Sergio Kokis, Dany Laferrière, Marie-Christine Arbour]. *Lettres québécoises*, (147), 22–23.

☆☆☆ ½

SERGIO KOKIS

Amerika

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, 270 p., 27 \$.

Les voies insondables du Seigneur

Me voilà dans un nouvel univers romanesque de Sergio Kokis. La trame d'*Amerika* m'a rappelé le talent de l'écrivain d'imaginer des mondes complexes et, surtout, de créer des personnages plus grands que nature.

L'histoire racontée se déroule à Lazispils, un hameau de la Livonie, en Lettonie, non loin de la mer Baltique. Dans cette région éloignée, sous le joug du tsar de Russie, vit en autarcie une petite communauté dominée par Waldemar Salis, pasteur luthérien. Le bourg compte aussi un forgeron, un ébéniste, un pharmacien, un aubergiste, la sorcière Alija et le professeur Alexandr Volkine.

Vie de village

Le pasteur Salis, soucieux du salut de l'âme de ses paroissiens, ne cesse de ressasser la Bible et les enseignements de Kierkegaard. Il va aussi donner un coup de main aux agriculteurs et, s'il fréquente l'auberge locale, c'est pour épier ce qui s'y déroule.

Il a pour ami Alexandr, avec qui il joue aux échecs et discute fermement, chacun ayant un point de vue différent sur le sort de leur communauté.

Un jour, les deux hommes deviennent les victimes de la sorcière Alija, qui leur met littéralement ses deux filles entre les jambes, Antonija épousant Alexandr et Martha, Waldemar.

Sortir de la misère

En ce début de xx^e siècle, le tsar oblige la population à parler le russe et encourage l'émigration vers des contrées sur lesquelles on fait régner une fantasmagorie au-delà des rêves. Or, le pasteur Salis croit trouver dans la Bible l'annonce d'un grand déplacement des peuples. C'est ainsi qu'il accueille favorablement la proposition d'émigrer en Amérique où ses ouailles et lui pourront fonder une colonie lettone. Ils iront donc au Brésil.

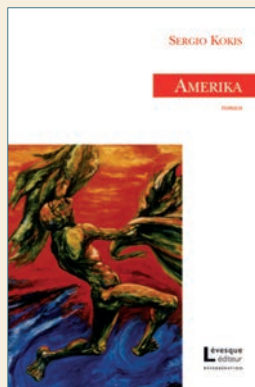
L'élaboration de ce projet et le récit de la vie quotidienne en Livonie sont au cœur d'*Amerika*. Plus le pasteur et le professeur imaginent l'éventuelle traversée de l'océan, plus la morosité de leur existence et de celle de leurs concitoyens est mise en relief.

La terre promise

Les préparatifs pour cette équipée provoquent des conflits et, même chez les miséreux, des velléités insoupçonnées se manifestent. L'apaisement vient lorsqu'on leur fait comprendre qu'ils ne sont plus rien et que c'est en foulant le sol brésilien qu'ils auront enfin une patrie.

Le récit de la traversée illustre le dénuement de ces gens et la pauvreté de leur culture, résultat des abus que l'on a faits de leur bonne volonté. Citoyens de nulle part, ils vivent dans le rêve d'une terre promise et acceptent de plus en plus de sacrifices pour y arriver.

Les terres promises leur sont bien offertes, mais dans un piteux état. Outre le défrichage et l'établissement d'un village, le travail dans les



SERGIO KOKIS

villes est réservé à ceux qui ont un métier. Même Alexandr Volkine, le plus instruit de tous, se joint à un groupe d'anarchistes russes, à São Paulo.

Amerika est une fresque de la vie de villageois pour qui les voies de Dieu sont insondables. Le romancier a, encore une fois, créé des personnages forts pour incarner les faiblesses des gens modestes. Ces derniers, satisfaits de peu, ferment les yeux devant les écarts de leur guide spirituel, surtout quand cela met en cause Alija, la sorcière en qui tous ont confiance. Comme les brebis guidées par leur berger, les plus téméraires fuient la misère par crainte qu'une décision du tsar la décuple. Hélas ! pour eux, même l'illumine Salis ne sort pas indemne de l'aventure dans laquelle il les a entraînés.

☆☆☆ ½

DANY LAFERRIÈRE

L'art presque perdu de ne rien faire

Montréal, Boréal, 2011, 392 p., 27,95 \$.

Ceci n'est pas un roman

L'histoire des littératures nous en apprend autant sur l'évolution des genres que sur les sociétés qui les ont accueillies. Ainsi, le roman a mis du temps à s'installer chez nous, trop peu d'écrivains ayant les moyens de le pratiquer. S'il y a eu des œuvres romanesques remarquables avant les années quarante, c'est au moment de la Révolution tranquille que les grands romanciers ont émergé.

Partout où on l'a entendu, Dany Laferrière a insisté sur le fait que, s'il a puisé la matière de *L'art presque perdu de ne rien faire* dans ses chroniques tenues à l'émission radiocanadienne de Franco Nuovo, son roman n'est pas un collage de celles-là. Il en a plutôt tiré un roman d'une forme originale, loin de sa topographie habituelle.

Il a construit son « récit » en 23 séquences, chacune explorant en divers segments une avenue de ses réflexions humanistes. Il n'y a en scène qu'un narrateur qui défriche la forêt intérieure des perceptions, des sentiments, des émotions, des réflexions et de tout ce qui anime l'être même de l'auteur.

Auteur et narrateur

Voyage au pays de l'intimité de Dany Laferrière ? Nul doute, car même si le je littéraire nous guide dans les méandres de son univers intérieur, ce narrateur est moins un personnage imaginaire que celui qui raconte *L'odeur du café*, le récit que je préfère de son œuvre actuelle. Malgré



DANY LAFERRIÈRE



cice avec *L'art presque perdu de ne rien faire*. Pour y parvenir, il faudrait dresser la liste des titres donnés à chacune des séquences qui, généralement, servent de panneaux indicateurs aux lecteurs. Ainsi, « *L'origine du coup de foudre* » propose quatre représentations de ce bouleversement des sentiments et des émotions, partant du particulier, l'expérience de l'auteur, et allant vers l'universalité de cette expérience. Comme pour chacune des autres séquences, celle-ci se termine par un poème en prose qui fait, en quelque sorte, une synthèse imagée du thème développé.

L'art de s'interroger

Dany Laferrière a parfois mis en péril nos certitudes de lecteurs en provoquant nos réactions avant même que nous ouvrions un de ses livres. Cela dès le début de son œuvre écrite avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. À sa façon, *L'art presque perdu de ne rien faire* nous oblige à un exercice de lecture, d'analyse et de réflexion comme les romanciers en proposent rarement. En ce sens, le titre du livre me semble aussi provocateur que celui de son premier roman.

Je suis d'avis que cet « art de ne rien faire » n'est pas l'éloge de la fainéantise, mais bien celui de l'enthousiasme devant les petites et grandes choses de la vie, des plus innocentes aux plus graves. Dany Laferrière a mis entre nos mains une histoire unique où l'homme ne cesse de s'interroger sur le sens de sa vie et des sociétés qui l'entourent.

tout, l'écrivain a su garder une distance entre lui et son propos comme une mince glace sur laquelle il glisse aisément, même quand il semble marcher sur les eaux de ses croyances ou de ses méfiances.

Chercher la trame

Contrairement au roman dont le chroniqueur peut résumer la trame, en insistant sur ceci ou cela, il n'est pas simple de faire le même exer-



MARIE-CHRISTINE ARBOUR

Utop

Montréal, Triptyque, 2012, 207 p., 23 \$.

Le philosophe urbain

J'ai eu plaisir à lire *Drag* (Triptyque, 2011), roman dans lequel Marie-Christine Arbour raconte une liaison impossible entre une jeune peintre et un pianiste déchu. L'histoire et l'art de raconter de l'écrivaine ont créé en moi l'attente d'un prochain roman qui est là et s'intitule *Utop*. Hélas! l'action initiale m'a semblé si lente que le récit a failli ne pas me toucher.

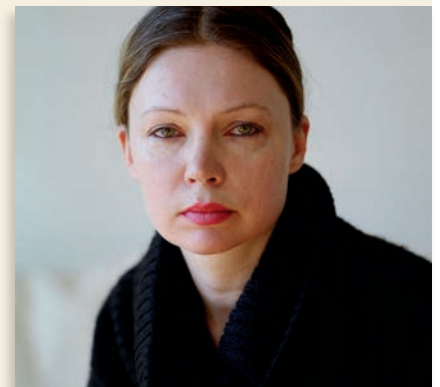
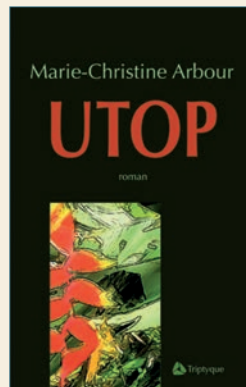
Le narrateur est garçon au Club, un bar branché. Ayant eu une enfance triste, fait des études quelconques, entré au Club comme d'autres en religion, Leucid Cyr est prêt à tout pour se faire aimer. Mais cela ne lui suffit plus et il décide de visiter la forêt équatorienne, où il croit se réapproprier son existence.

Il s'inscrit donc à un voyage organisé. Il n'y a pas de vol direct pour Quito, et encore moins à destination d'un village perdu dans la brousse. Avion, transit, bus dégingué, routes impraticables, climat et altitude sont parmi les premiers aléas du voyage que les voyageurs doivent subir.

Qui est qui

Leucid ne nous épargne rien des détails des moyens de survie auxquels le groupe a recours, dans des conditions dont personne n'a l'expérience. Chaque étape du voyage permet à la romancière de mettre en relief le caractère d'un personnage et la raison, avouable ou non, de son séjour en terre hostile.

Ainsi, Yves et Ève ont choisi de quitter leur vie de fonctionnaires pour tenter d'enfin faire un enfant; à des milliers de kilomètres de leurs



MARIE-CHRISTINE ARBOUR

habitudes, ils reconstituent l'intimité nécessaire. Corine est une mannequin habituée au crépitements des flashes; à son tour, elle observe le monde en le photographiant en rafale. Moon, pour sa part, est un être insaisissable, un enfant dans un corps de géant. Que dire d'Elwyn qui ne connaît que le jeu d'échecs et qui, en cours de route, en découvre une facette inconnue? Quant au guide Michel, il ressemble à un vieux hippie offrant à tous de la marijuana pour meubler son propre désœuvrement.

Miroir, oh! miroir

Or, chaque personnage sert de miroir à l'image que le narrateur a de lui-même. L'observation presque clinique de l'âme des personnages et de leur façon de vivre, ainsi que l'urgence du héros à remettre son existence en question sont au cœur du récit. Qu'en restera-t-il à la fin du voyage?

Leucid Cyr ressemble à un philosophe urbain que ce voyage oblige à tout remettre en question, rarement pour les bonnes raisons, et qui reviendra presque inchangé au Club.

Marie-Christine Arbour n'a pas perdu sa manière de créer des images qui font galoper notre imagination au-delà d'un simple récit de voyage, à condition qu'on ne se laisse pas piéger par la lenteur de l'action initiale.